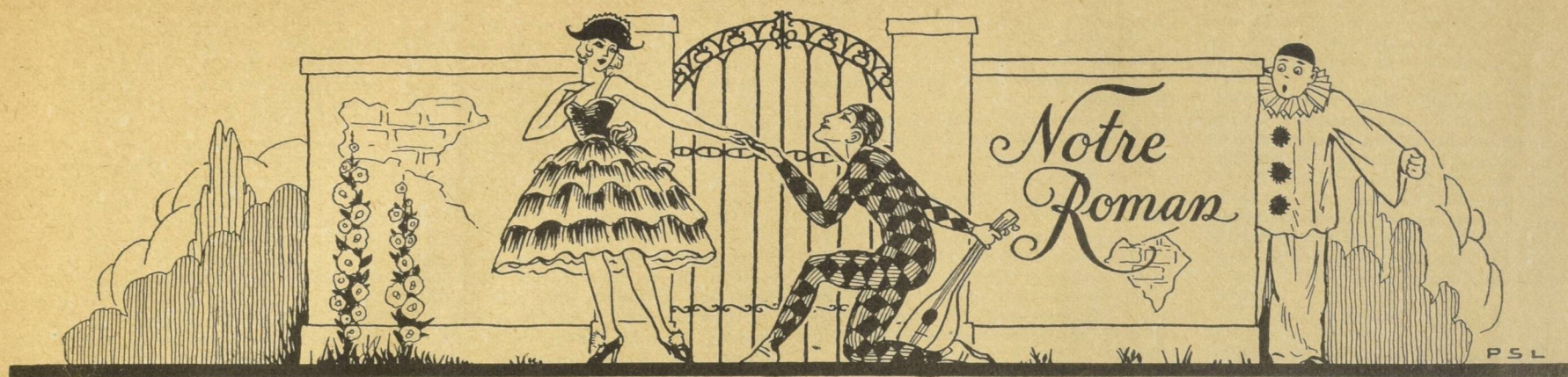




LE RELIQUAIRE

Par YVONNE SCHULTZ

I

MAGUELONE

—Toro! Toro! Bravo toro!

Des cris en rafales sous un déluge de soleil, un nuage de poussière blonde dans l'arène où galope le taureau, luisant comme bronze poli, du sang sur ce beau corps noir, du sang comme un chiffon rouge collé à son poil. Sur le sol spongieux, du sang encore, de l'urine, des viscères veinés, l'odeur fade et si puissante des entrailles dénudées, l'odeur qui dilate les narines des "afficionados", ces passionnés des corridas.

Le ciel était d'un bleu andalou au-dessus des arènes de Béziers.

Assis à l'ombre sur les gradins, Henri Brienne suivait attentivement les phases de la corrida. Ce Parisien n'en comprenait pas toujours la technique ou les périls. Du reste, en homme du Nord, il pensait moins aux hommes qu'aux malheureux chevaux dont les ventres cédaient sous la corne du taureau comme des sacs de caoutchouc. Brienne, assimilant les passes flexibles de la cape rouge à une figure gracieuse et sans danger de ballet, ne trépignait pas d'enthousiasme. Mais, soudain, quand le gentleman Canoro exécuta une périlleuse "faena" dans le berceau des cornes, un homme, au-dessus d'Henri, donna le signal des ovations par un beuglement qui le fit sursauter.

Debout, arrachant son chapeau, cet enthousiaste le lança dans l'arène, fou parmi les fous, taureau humain applaudissant à la défaite du taureau et qui, dans son emportement, faillit jeter aussi sur le sol souillé le feutre de Brienne.

Celui-ci se retourna et, après une seconde d'examen, dit avec une froideur exagérée :

—Du calme!... Du calme, Michel Lérrouville!

Ainsi interpellé, l'enthousiaste abaissa un regard embrasé vers son interlocuteur et éclata d'un grand rire :

—Toi! Toi ici, mon vieux! Comme on se retrouve!

—Ma présence ici, dit Henri, est moins surprenante que la tienne, espèce de Normand!

—C'est vrai, tu as une propriété dans la région... à Maguelone, je crois...

—C'est ça. Mon père, et moi n'y venions jamais. Cette année, pour la première fois, nous nous y sommes installés pour surveiller nous-mêmes les vendanges. Nous sommes de piètres viticulteurs, du reste, et si nous n'avions pas le modèle des métayers...

—Ah! dit machinalement Lérrouville qui n'écoutait plus...

Car c'était le moment, tendu jusqu'au spasme, de l'estocade quand le matador, face au taureau, pointe son épée, fine comme une antenne, vers le front de l'animal hébété.

Enfin, la brute tomba, d'un bloc, toute beauté enfuie de cette masse lourde

qu'on emportait, et dans une pause — vibrante d'une musique métallique et des "zou!" rauques de vingt mille spectateurs — les deux jeunes gens causèrent.

—Tu as déserté Paris et ton atelier de sculpteur pour te rôti ici, disait Brienne... Veux-tu étudier la musculature des taureaux et devenir un animalier?

Lérrouville secoua négativement la tête en glissant vulgairement ses pouces dans ses entournures. Robuste, blond, on lisait dans ses yeux clairs comme sur un certificat d'origine: race normande.

—Mon cher, dit-il, je ne suis pas venu seul!

—Raconte, tu en meurs d'envie.

—Tu vas être déçu: j'ai accompagné ma dernière oeuvre, la statue médaillée au Salon et qu'un amateur biterrois m'a achetée.

—Félicitations. Je croyais que le gouvernement te l'avait demandée. Car tous les journaux ont parlé de toi... Tu es très connu.

—Amen! En réalité, j'ai donné la préférence pécuniaire à l'amateur. Les artistes actuels ont, plus que leurs aînés, le sens du commerce, ce sixième sens qui pousse à la faim. Étais-je assez insouciant à Louis-le-Grand, avant la déconfiture financière de mes parents!... Tu te souviens de nos farces?

Ils rient tous deux; les souvenirs de leur enfance bruissaient dans la musique de l'orchestre biterrois. Depuis ces années de collège, leurs vies avaient évolué en se tournant le dos. Henri vivait seul avec son père, à Paris l'hiver, à Deauville l'été, vie molle et voyageuse d'homme riche. Michel luttait. Ils s'étaient déjà retrouvés une fois par hasard, un après-midi à Bologne, dans un café qui, logé sous le palais du Podestat, est frais comme une cave.

Enfin, Michel venait d'être médaillé au Salon. C'était la notoriété, les ailes brusquement éployées pour un vol. On devait le rechercher, l'accaparer, disait Henri.

—Mon vieux, la statuaire est un art austère, répondit Michel, c'est la couleur qui fascine!

Peut-être était-il marié? Non, il aimait trop ses modèles et ferait un mari exécrable.

—Tu as dû amener ici quelque petite amie... celle qui a posé pour ta dernière statue...

—Ah! celle-là...

Michel devint mystérieux et, comme une autre course commençait, il se tut, se désintéressa de Brienne qui, pendant la corrida, superposa à la vision rude du bovidé l'image imprécise et excitante de quelque beau modèle...

Mais la "faena" traînait en longueur, le public s'impatientait. L'estocade fut courte et sans péripéties, le matador presque hué. Henri se tourna vers Michel:

—Alors ce modèle?

—Elle est ici, mais rien à faire avec elle... C'est une femme du monde, mon cher.

—Et elle a posé devant toi? En Vénus émergeant de l'Onde, peut-être!

—Non. Je ne veux rien te dire... Je me refuse à déflorer la première impression... Viens voir ma statue.

—Comment?

—L'acquéreur, qui est aux arènes avec mon modèle, — Non, tu ne peux les voir de ta place — donne une réception après les courses, dans son hôtel du vieux Béziers... Je te présenterai.

Ils se levèrent.

La corrida s'achevait: les acclamations enrouées avouaient le dessèchement des gorges par le soleil et la poussière combinés. Les musiciens escortaient les parlants de leurs rugissements cuivrés et l'océan humain se déversait sur la ville comme un flot crevant un réservoir.

Les jeunes gens gagnèrent la vieille ville, au haut de Béziers.

Presque, en face de la Préfecture, calme comme un évêché provincial, à deux pas des ruelles du Quartier juif, la maison de Marius Pesquidou, l'amateur d'art biterrois, dressait sa façade sombre où grimaçaient des mascarons.

Les jeunes gens s'étaient attardés, les invités de Pesquidou étaient déjà entrés dans une grande salle.

—C'est bien, dit Michel, nous sommes tranquilles.

L'intérieur de l'hôtel était classique, accumulant peut-être trop de trésors et rappelant ce musée Poldi-Pezzoli de Milan, au luxe étouffé par des plafonds trop bas.

Ils montèrent jusqu'à une petite pièce carrée ouvrant par une baie sans vitres sur la campagne verte qu'on apercevait par-dessus les toits voisins. Et, tendant les bras vers le soleil, aspirée par l'espace, la statue.

Voilée des pieds à la tête, la multitude des plis délicats adhérait au corps nerveux dans l'impulsion de la marche. Tout le visage était couvert. Seule nudité: la bouche avide, prête à mordre dans un fruit et, nus jusqu'à l'épaule, les bras tendus fortement pour étreindre, deux bras jeunes, exigeants, appelant l'avenir aussi nettement qu'un cri. On ne pouvait regarder qu'eux. Ils retenaient comme retiennent les ailes de la Samothrace, la main de Moïse ou le front du Pensieroso.

Henri demanda:

—Vers quel but court-elle ainsi, aventureuse et aveugle?

Michel indiqua ces mots gravés sur le socle :

VERS LA VIE

—N'est-ce pas, dit-il, avec cette impétuosité que, jeunes, nous marchons vers la vie avec un sourire affamé, une hardiesse portée par la certitude du bonheur? Pourtant, comme ma statue, on est voilé, on ignore si l'on va soudain

refermer les bras sur un trésor ou un buisson d'épines. Je n'ai jamais vu mourir ou souffrir un être jeune sans penser que, quelques mois plus tôt, il était avide de courir vers son affreux destin.

—Il y a du vrai, dit Henri.

Il méditait. Du salon montait vers eux une mélodie fluide, semblable à une poésie de Musset écrite avec des notes de musique. Henri cita les paroles de Pétrarque :

—La condition de l'homme, disait-il, est d'autant plus triste qu'à la souffrance d'un mal présent il joint le souvenir d'un malheur passé et l'appréhension d'une calamité future.

—Pas de pessimisme! dit derrière eux une voix volontaire.

—Mon modèle! souffla Michel.

Elle arrivait, et l'on sentait que tout, en cette femme de vingt-cinq ans, malgré, laide de visage, sauf la bouche, était impulsion. Impulsion physique qui donnait à sa marche l'essor d'un vol, quelque chose de rapide, de direct et de dévorateur.

Michel présenta Henri à Mme Muriel.

—Henri Brienne! s'écria-t-elle... Mon mari et moi avons connu l'an dernier, à Deauville, un Raoul Brienne... Serait-ce un parent?

—C'est mon père, madame.

—Un homme charmant, ancien ségime. Il nous parlait souvent de son fils qui faisait alors de l'alpinisme.

—C'était exact. Mais nous nous séparons rarement, nous sommes très unis.

—Je suis enchantée de vous connaître. M. Raoul Brienne serait-il dans la salle? Je m'en suis échappée. Il y faisait atrocement chaud. Vous regardez ma soeur, la statue? Depuis que je suis ainsi immortalisée, j'ai fait vœu de ne plus porter de manches, quelle que soit la mode!

Elle fit glisser son écharpe et apparue, svelte comme une cravache, dans une robe noire d'où, très blancs, émergeaient les bras nus.

—Etes-vous de Béziers, monsieur?

—Madame, je suis Parisien, mais j'ai une propriété à Maguelone.

—Maguelone, dit-elle, la ville morte au milieu des miroirs d'eau?

—Vous la connaissez, madame?

—Je crois la connaître, puisque j'ai visité Ravenne et les lagunes.

—Vous intéresserait-il, demanda Henri, de visiter les Acanthes?... C'est le nom de ma demeure, modeste, mais dans l'ombre d'une basilique qui est auguste puisqu'elle est la seule, en France, avec Avignon, à posséder un autel papal.

—Un autel papal, et dans une ville morte!... Cela doit être curieux!

—J'irais vous chercher en auto à Montpellier, nous passerions par Palavas... Mon père serait enchanté de vous revoir.

—J'accepte, dit-elle avec enthousiasme.

Ils convinrent d'un jour. Michel et M. Muriel seraient de la partie. Mme Muriel riait. Henri ne la trouvait plus laide. Avec son nez busqué, les angles brusques de son visage, ses mouvements larges, elle s'apparentait à un oiseau de grand vol.